

Dans l'ombre de la Nouvelle Vague
Raoul Coutard



UNIVERSITÉ
DE GENÈVE



Ciné-club universitaire
Activités culturelles
culture.unige.ch

L'aveu

Costa-Gavras

Lundi 14 janvier 2019 à 20h | Auditorium Arditi

ÂGE LÉGAL: 16 ANS

Générique: FR, IT, 1970, Coul., Blu-ray, 139', vo (fr)

Interprétation: Yves Montand, Simone Signoret,
Gabriele Ferzetti

Un haut responsable socialiste est accusé d'espionnage. On cherche à obtenir ses aveux par tous les moyens. Parviendra-t-il à faire entendre son innocence?

Porté par une mise en scène à la sobriété chirurgicale, ce film dissèque les mécanismes de l'oppression de l'individu par l'Etat. Yves Montand y apparaît brisé par une torture à la fois physique et mentale dont Costa-Gavras impose l'insoutenable visionnage. Le spectateur ne peut qu'en sortir profondément transformé.

L'aveu selon Jean-Michel Bozetto-Fernandez, Comité du Ciné-club universitaire

«Infaillible»: tel est le terme employé au cœur de *L'aveu*, pour décrire la personnalité de Joseph Staline. Un voile est levé sur le rideau de fer. Le second opus¹ de la trilogie politique de Costa-Gavras², dépeint l'inertie et la violence du système politique totalitaire, mais aussi l'amorce de son effritement, du point de vue d'un homme victime de la machine à broyer. Cet homme est Artur (incarné par Yves Montand), haut responsable d'un régime totalitaire qui, en 1951, se retrouve accusé d'espionnage au profit de la puissance ennemie. Le film évoque les procès staliniens sans nommer le pays concerné, ce qui lui

confère sa dimension universelle et circonstancielle, au cœur des révoltes libertaires alors à l'œuvre dans le monde³. Les luttes pour la liberté ont plusieurs degrés d'intensité. Ici, le niveau est paroxystique tant de l'extérieur (contre la torture, intrusion du corps collectif dans le corps intime) que de l'intérieur (contre soi-même, ses propres certitudes et engagements). Dès la première scène, le spectateur est plongé dans l'oppression et ses ingrédients qui colorent l'ensemble du film: crainte, doute, paranoïa, violence, méfiance, contre-vérité, désenchantement, infidélité. Pourtant, en filigrane, Costa-Gavras ne cesse de distiller l'idée du basculement. Dans une structure d'état totalitaire par essence rigide, le mouvement contre l'infaillible et l'infâme existe. Il est infime. En même temps que nous sommes littéralement abandonnés, avec Artur, au cœur de l'insupportable, *L'aveu* s'attelle à induire l'idée du dérèglement, de la fragilité du système, nous faisant entrevoir les microfissures de l'entreprise humaine, fût-elle fondée sur des idéaux purs⁴.

Le premier plan du film est une contre-plongée sur l'aspect massif, impressionnant et symétrique du bâtiment du Ministère des Affaires Étrangères où travaille Artur. D'emblée et en apparence, est signifié que le parti pris cinématographique et photographique va esthétiser avec austérité et académisme formel la lourdeur et la rigidité

du système étatique. Mais les apparences (comme l'utopie politique) sont parfois trompeuses: au sein de l'immobilisme de l'état, une graine est en gestation. La vie est présente, latente, même au cœur de l'irrationnel et du sadisme, dans les zones noires et très sous-exposées des cachots, dans ces «éclairages très violents qui, d'un point de vue technique, rendaient compliqué de faire voir dans le noir»⁵. Car en réalité, c'est bien la modernité qui est l'élément perturbateur qui bouscule la petite histoire (le film)... et désstructure la grande. Comme son contemporain Alain Resnais dans *La guerre est finie*⁶, Costa-Gavras désordonne l'agencement temporel du récit, allant et venant dans le passé et le futur, scindant la narration comme une allégorie aux failles intérieures du système et de l'homme rendu témoin critique et distancié temporellement, par l'usage de la voix off. Raoul Coutard va collaborer à cette sémantique de déstabilisation, lui aussi de manière non frontale. Il va tendre des pièges, traiter du mal par le mal, à dose homéopathique et espiègle. La forme est impeccable et implacable. Point de saturations de couleurs (comme avec Jean-Luc Godard), le film se tient dans une élégante chromatique de gris, brun et d'argent bleutés et dans des plans statiques et géométriques. Comme l'idéal socialiste, l'image de *L'aveu* est belle et rassurante, mais elle est rattrapée par le réel en reflétant la déshumanisation. L'omniprésence des arrière-plans, de l'obscurité, de contre-champs des bourreaux haineux hystérisant la bande sonore sont sans ambiguïté sur la douleur de *L'aveu*. «Il n'était pas ici question d'un caméra de mouvement et de reportage (comme dans *Z*): toute la difficulté a été de faire passer ce film en France où le Parti Communiste alors très influant était resté stalinien»⁷. Pourtant, du fond de ces géôles réside la grâce, celle de

l'humour, du pied-de-nez, de l'irrévérence. Hors champs, on caste Yves Montand et Simone Signoret pour jouer les rôles principaux⁸. Dans le champs, on honore Kropotkine, on redit «Lénine, réveille-toi, ils sont devenus fous», on convoque, l'incongru et le rire dans la justice, on rappelle la tendresse sur une place publique déserte et désincarnée. Même Joseph Staline est pris dans un paradoxe spirituel quand on le cite: «L'homme est le bien le plus précieux de l'humanité»⁹. Voyez comment la narration bascule et donne sens au récit entier avec la chute d'Artur de sa chaise. Il lui apparaît alors simultanément une vision d'avenir d'une calme houle (une nouvelle vague) ouvrant les murs de la prison. L'eau mouvante est le royaume des émotions et de la vie. Peut-être que dans les allers-retours de l'histoire, dans la chronologie imparfaite et chaotique de l'humanité, dans les printemps toujours contrariés, réside, infime et immanente, la graine la plus précieuse: celle d'un espoir «infaillible».

¹ Avec *Z* en 1969 et *État de Siège* en 1972..

² Et éponyme de l'ouvrage autobiographique d'Artur London, homme politique tchécoslovaque (1915-1986), vice-ministre des affaires étrangères au moment des procès staliens.

³ Entre 1964 et 1968: opposition à la Guerre du Vietnam aux USA, révoltes étudiantes en France et au Mexique, Printemps de Prague.

⁴ Ces microfissures prendront corps durant 35 ans jusqu'à l'effondrement du mur de Berlin.

⁵ *Raoul Coutard on the Confession*, YouTube.

⁶ Réalisé en 1966, scénarisé et mis en dialogue comme pour *L'aveu* par le même Jorge Semprún.

⁷ *Raoul Coutard on the Confession*, YouTube.

⁸ Le couple d'acteurs, comme beaucoup d'intellectuels et artistes français, soutiendra longtemps et aveuglément le régime stalinien.

⁹ Proclamation lors du Congrès des Vainqueurs de 1934.

Prochain film du Ciné-club:

Lola, Jacques Demy, 1961

21 janvier à 20h, Auditorium Arditi

